

R/TP 60p

Souvenir et Responsabilité.

Je pense, donc je crois.

Sème la Tendresse, tu récolteras l'Amour.



LOUIS-GERMAIN LÉVY

Bibliothèque Maison de l'Orient



072834

R/TP 60P

Souvenir et Responsabilité.

Je pense, donc je crois.

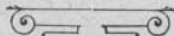
Sème la Tendresse, tu récolteras l'Amour.

TROIS ENTRETIENS

PAR

LOUIS-GERMAIN LÉVY

Rabbin de l'Union libérale israélite



PARIS

UNION LIBÉRALE ISRAÉLITE

24, Rue Copernic, 24

Souvenir et Responsabilité

ROSCH HASCHANA 5671 (4 Octobre 1910)

Souvenir et Responsabilité

Mes frères, mes sœurs,

Tandis que chez la plupart des peuples le premier jour de l'année est un épanouissement d'allégresse, notre Rosch Haschana présente une physionomie grave, un caractère de majesté et de recueillement.

Cela s'explique : il n'est pas un jour de divertissement, c'est-à-dire d'oubli, il est le jour du *Souvenir*.

Le souvenir a une face d'ombre et une face de lumière, il est à la fois une tristesse et une consolation. Une tristesse, puisque ce mot implique que ce qui a été n'est plus, que ce que nous avons aimé se dérobe maintenant à la joie du regard et à la douceur de l'étreinte. Mais, d'un autre côté, le souvenir est une consolation, puisqu'il dit le défi de l'esprit à la matière, le miracle de la pensée capable d'évoquer et de retenir les figures chères, et la fidélité du cœur pour les garder dans le chaud enveloppement de l'amour.

Le souvenir marque un fait à la fois grandiose et redoutable. Grandiose, parce que dans le raccourci et l'immatérialité d'une pensée, le souvenir fait tenir tout un long passé avec les événements, les émotions, les actions innombrables qui s'y sont entrecroisés, choqués, pressés. Redoutable, parce que le souvenir nous impose une réalité qui n'est pas une pure succession de moments apparaissant une fois pour disparaître à jamais, mais une réalité où tout se conserve et s'enchaîne, ne me permettant point de m'évader de moi-même et de regarder comme sans conséquence mes résolutions, mes sentiments, jusqu'à mes impressions ; une vie où je me retrouve et me recompose incessamment avec toute ma personnalité, qualités et défauts, succès et revers, joies et tristesses, rêves et regrets. La mémoire intellectuelle peut oublier, mais non la mémoire de la volonté.

Dans cette portion de durée qui s'appelle Aujourd'hui, je me retrouve résultante et retentissement de tout ce que j'ai été et de tout ce que j'ai fait : synthèse mouvante de tendances natives, renforcées

ou modifiées par mon expérience et mon activité de tous les jours, sans qu'aucun de mes efforts, sans qu'aucune de mes négligences se perde, je porte tout cela et tout cela me porte dans une compénétration et un mouvement et une continuité qui forment mon histoire, mon caractère, ma destinée.

N'est-ce pas grand et n'est-ce pas terrible ?

Moi, pauvre créature, si faible, si fragile, si légère, si agitée d'inclinations diverses, ayant tant de difficulté pour voir clair en moi-même et autour de moi, tellement incapable de ferme propos, jouet des événements extérieurs et de mes propres passions — une loi d'étreignant solidarité me lie à moi-même vis-à-vis de moi-même, en face des autres hommes et devant Dieu. Je sens peser sur moi de son poids formidable cette chose qui semble hors de proportions avec ma misérable nature et qui a nom : *Responsabilité* !

Pourquoi m'avoir fait responsable, moi, si petit, si borné, si vacillant, si tirillé par les forces obscures et tyranniques qui tiennent à la racine même de mon être ? Pourquoi m'avoir fait responsable pour me diviser au sein de moi-même, pour m'arracher à une partie de moi-même, pour m'obliger à une lutte sans répit où fréquemment je succombe ? Pourquoi m'avoir fait responsable pour que se répète indéfiniment le drame intérieur où je suis si souvent et tout ensemble acteur, juge, exécuteur, victime ?

Vous pouvez jeter cette plainte, la chair humaine peut gémir sous la charge, un fait demeure, net, inexorable : *voulez-le, ne le voulez pas, vous êtes responsable* !

Et je n'ai pas encore dit toute l'ampleur, toute la rigueur, toute la logique du décret divin. Voici : vous êtes responsable non seulement de vous-même, mais des autres, de l'humanité entière.

Nous lisons, en effet, au Deutéronome, XXI, 4-9 : Si on trouve dans les champs un cadavre et que l'auteur du meurtre soit resté inconnu, les anciens et les magistrats de la ville la plus rapprochée prendront une jeune génisse et lui briseront la nuque dans un bas-fond. Puis s'avanceront les pontifes et les anciens de la ville se laveront les mains sur la génisse, et ils diront tour à tour : « Nos mains n'ont point répandu ce sang-là et nos yeux ne l'ont pas vu répandre. Pardonne à ton peuple Israël et ne lui impute pas le sang innocent ! »

Quel est le sens de cette cérémonie ? C'est évidemment qu'une étroite solidarité morale nous unit les uns aux autres, que nous sommes,

pour une part au moins, responsables des crimes qui se commettent. Si nous avons pris soin de répandre plus d'instruction, si nous remplissions dans toute son étendue notre devoir d'éducation publique, si, sortant de notre égoïsme et de notre orgueil, nous donnions plus aux autres de nos biens, de notre peine, de notre temps, de notre cœur, de notre cœur surtout, il y aurait moins de misère économique, moins d'amoralité et d'immoralité, et nous verrions s'abaisser sensiblement le taux de la criminalité.

Il dépend de chacun de nous que journallement un peu de mieux-être matériel et moral soit réalisé. Car chacun de nous peut prendre sur ce qu'il a, et le plus pauvre peut donner un mouvement de sympathie pour atténuer quelque détresse. Dans votre voisinage, il y a toujours un être qui souffre; allez vers lui, consacrez-lui quelques minutes de douceur. Si, tous, nous accomplissions cette pratique pourtant bien simple et peu onéreuse, combien l'humanité serait plus belle et meilleure, combien le cercle d'airain des fatalités physiques et sociales irait se détendant et s'assouplissant. Si, au lieu de vous complaire dans les commodités et les nonchalances, vous étiez, par exemple, venu au secours de tel enfant qui traîne dans les rues, exposé aux pires tentations, si vous aviez parlé à son intelligence, à sa conscience, à son cœur, si vous lui aviez marqué un peu d'amitié, vous auriez empêché une déchéance avec toutes les suites déplorables qu'elle comporte aussi bien pour cette individualité même que pour la société.

Vous êtes responsable, cela signifie que tout ensemble vous vous appartenez et ne vous appartenez point.

Vous vous appartenez, parce que vous êtes libre, parce que vous êtes une personne, une puissance morale capable de se maîtriser, de se posséder, de se diriger. Je vous montrais, il y a un instant, l'enlacement et l'enchevêtrement où nous sommes engagés. Mais cela ne forme qu'un aspect de la réalité. L'autre aspect est celui de l'Esprit vivant qui est en nous, et qui est force de création et de rénovation illimitées.

Grâce à l'esprit, en puissance d'un mouvement de vie intarissablement féconde, nous ne sommes pas condamnés à demeurer notre passé, nous pouvons nous reprendre, nous revivifier, nous rajeunir. Grâce à l'abondance originale de l'esprit, l'homme est investi du magnifique privilège de pouvoir se *recréer*. Retenez cette vérité, il n'en est pas de plus importante, puisque là est la source de libération et de progrès sans terme.

Dans la vie organique, les blessures se cicatrisent, les plis s'effacent, parce que la vie répare et refait le tissu. La vie morale est douée d'un pouvoir de rétablissement bien supérieur encore. Nous avons péché, ce péché est notre punition même, il nous enchaîne à de la matière, à de la mort. La punition dure autant que nous persistons dans l'erreur. Mais elle ne dure qu'autant que nous y persistons, car nous avons la faculté de secouer l'erreur, il dépend de nous de nous réformer, de substituer à l'homme ancien un homme nouveau. Celui-là seul serait perdu chez qui l'esprit, force de renouvellement, serait totalement éteint. Mais l'esprit ne s'éteint point. Aussi ne devons-nous jamais désespérer, pas plus de nous-même que des autres ; il n'y a pas de perdition éternelle. Rabbi Simon ben Yohaï dit : « L'homme ne doit jamais s'abandonner, quelques péchés qu'il ait commis. L'Écriture rapporte les fautes de David et d'Israël pour nous apprendre précisément que le péché d'un individu aussi bien que celui d'une collectivité peut disparaître par la pénitence, le retour à Dieu » (Talmud Aboda zara, 5^a). Et déjà Ezéchiel avait annoncé : « Si le méchant revient de ses fautes, s'il observe mes commandements, s'il exerce le droit et la vertu, il vivra et ne mourra point. Est-ce que je souhaite la mort du pécheur, dit le Seigneur Dieu, ne préféré-je point qu'il revienne de sa conduite et qu'il vive » (XVIII, 20, 21)?

Donc, nous sommes responsables, parce que nous nous appartenons du chef de la spontanéité rénovatrice de la pensée qui constitue notre personnalité. Mais ce n'est pas tout.

L'autre pôle de l'idée de responsabilité, c'est que nous ne nous appartenons pas d'une manière absolue, en tant que nous sommes soumis à un ordre, à l'ordre universel et éternel, à l'ordre de Dieu.

En ce jour solennel de Rosch Haschana, la grande voix venue du centre des éternités, l'oracle à nous arrivé de la conscience profonde de l'Être, nous rappelle au sentiment vrai de notre nature humaine à qui tout n'est pas permis, à qui une loi est imposée. Sans doute, la liberté nous est accordée, mais non pas pour le caprice de l'imagination et pour l'impulsion telle quelle de la sensibilité, mais en vue de la spiritualisation grandissante de nous-même et de la création, avec, pour terme suprême, la réalisation de la Cité morale, du *Malkouth Schamaïm*.

Eh oui ! malgré vos airs de grand ou de petit maître, malgré l'assurance de votre superbe qui prétend ne dépendre de rien ni de

personne; malgré vos affirmations d'individualisme anarchique, malgré votre négation de tout absolu, vous êtes soumis à une ordonnance souveraine, vous êtes l'exécuteur forcé d'un conseil qui vous dépasse. L'on ne vous a pas consulté sur l'opportunité, ni sur la date, ni sur le lieu de votre naissance, ni sur le choix des parents, du sexe, de la condition qui sont vôtres, et c'est sans votre congé qu'à l'heure voulue vous rendrez votre corps à la terre et votre âme à Dieu. Comme l'observait Rabbi Eléazar Hakappar : « C'est malgré toi que tu as été créé, c'est malgré toi que tu es né, malgré toi que tu vis et que tu meurs, c'est malgré toi enfin que tu auras un jour à rendre compte de tes actions devant le Roi des Rois, le Saint-béni-soit-il » (Aboth, IV, 29)!

Voilà, certes, de quoi faire réfléchir les plus étourdis et se recueillir les plus forts : vous êtes responsable de vous-même et des autres devant Dieu qui vous a octroyé la liberté dans une économie où l'ordre s'établit par l'accomplissement des devoirs et des tâches de chacun. Quelqu'un manque-t-il à ses obligations, il en souffre, tout le monde en souffre, l'ordre universel en souffre.

La vie est une chose sérieuse. Nous agissons dans un sens ou dans l'autre, nous pouvons même ne pas agir. Toutes ces attitudes ont des suites importantes. Si nous agissons, notre acte tend à se dérouler dans la logique de sa définition; si nous nous abstenons, le temps marche et les autres forces ou êtres agissent. Cependant, il nous reste toujours une ressource, celle de nous racheter par la reprise de nous-même.

O homme, courbe ton front, car tu es sous l'autorité souveraine qui dirige le monde, qui assigne à chacun sa besogne et met la sanction dans l'acte même. O homme, redresse-toi, car cette responsabilité fait ta valeur, ta grandeur; en même temps qu'elle te constitue à l'état de personne autonome et originale, elle t'appelle à collaborer à l'œuvre divine, elle t'élève à la dignité de fils de l'Esprit et de l'Eternité. La responsabilité est comme le nœud par où tu es lié à Dieu et par où Dieu se lie à toi, c'est le pacte d'alliance entre le ciel et la terre. C'est dire que l'idée de responsabilité est au centre de la morale et de la religion.

Mes frères, mes sœurs.

En ce jour de Rosch Haschana, nous écouterons la voix sacrée du Souvenir, pour nous arracher à la fuite de l'abîme, pour nous reconnaître, nous ressaisir, nous enrichir de spiritualité, en sorte qu'il y ait

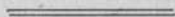
dans nos pensées plus de clarté et plus de générosité dans notre cœur, afin de remplir exactement nos devoirs d'homme et nos devoirs d'état, afin de mettre un peu plus de bénédiction sur la terre.

Puisse chacun de nous, en sortant d'ici, se rendre ce témoignage : ma vie est renouvelée, une paix divine est descendue dans mon esprit et dans ma conscience. *Amen!*



Je pense, donc je crois

KIPPOUR, 13 Octobre 1910



Je pense, donc je crois

Mes frères, mes sœurs,

Pour vivre vraiment, il faut croire à la vie ; pour croire à la vie, il y faut reconnaître autre chose que l'effet du hasard : on n'accorde à la vie une pleine valeur que si l'on voit en elle la manifestation et l'activité d'une réalité absolue.

Cette affirmation est précisément et essentiellement celle de la religion, celle qu'il y a près de trente siècles le prophète Amos (V, 4) condensait en cette courte et forte formule : *dirschouni oi'hyou*, « recherchez-moi et vous vivrez » !

Il n'est pas de question mieux appropriée à ce jour de Kippour, où la vie se recueille comme au centre d'elle-même pour se connaître en ses profondeurs, se peser et se juger.

Si la vie n'est qu'une rencontre fortuite de forces aveugles, qu'un accident quelconque dans le sabbat éternel des atomes, elle n'a pas plus d'importance que l'amas momentané des grains de sable à qui le vent prête figure de tourbillon pour le laisser retomber ensuite. Dans ce système, la pensée n'est qu'une bulle diaprée qui se joue un instant dans l'immensité du vide pour crever aussitôt sans avoir aucun sens, avec cette ironie en plus que l'être qui pense souffre davantage parce qu'il sait son néant.

Néant derrière moi, d'où j'émerge pour une minute, néant devant moi où je replonge un instant après, ténèbres et fatalité, agitation absurde, danse de St-Guy universelle — voilà ce qu'on offre comme lumière à ma pensée, comme aliment à mon cœur, comme stimulant à ma volonté, comme réconfort à ma détresse ! Et dire que ces doctrines de négation et de désolation rencontrent tant de faveur. On se demande par quelle volupté de mort tant d'hommes se jettent dans le désenchantement, le dessèchement, la décomposition.

D'autant que la vérité de la religion se fonde sur une certitude immédiate, sur la seule certitude que nous possédions, la Pensée.

On a dit : Je pense, donc je suis. On peut soutenir avec non moins d'assurance :

Je pense, donc je crois !

Je pense : par là, je me sens d'un ordre radicalement différent de la matière, de l'espace, du nombre et du temps ; par là, j'ai la preuve expérimentale, incessamment renouvelée, de la puissance créatrice et ordon-

natrice de l'Esprit. La pensée, c'est l'activité infiniment inventive et transformatrice, dans une gestation inépuisablement féconde d'êtres et de mondes, surmontant par de neuves synthèses de vie les éléments de dissolution et de mort. La pensée est la conscience d'un absolu toujours vivant et agissant qui demeure à travers tous les changements. La pensée, c'est la science, c'est l'art, c'est la noblesse morale, avec tout ce qu'il y a en nous d'aspirations, d'élans, de tressaillements, d'enthousiasmes; elle est la révélation d'un principe actif de vérité, de beauté, d'amour et d'harmonie. Par toutes leurs démarches, le savant, l'artiste, le héros, rendent hommage à sa primauté. La pensée est le divin en nous qui appelle le divin complémentaire, car si nous cherchons si ardemment le vrai et le beau, c'est à cause de ce qu'il y a déjà en nous de beau et de vrai et que nous voudrions enrichir par ce que nous présentons ailleurs de plénitude adorable. Et l'histoire qu'est-ce sinon l'effort de l'esprit pour se mieux saisir et établir. La pensée, enfin, c'est l'énergie fondamentale de liberté, d'ordre et d'autorité, qui se confère à soi-même la dignité souveraine.

Comment une telle notion de dignité autonome, originale et législatrice, serait-elle possible dans un monde gouverné uniquement par les puissances obscures et brutales? Comment, de cette nature qui suit son cours avec une inexorable inflexibilité, seraient sortis la justice qui proteste contre les iniquités de la force, l'amour avec ses pitiés, avec ses tendresses, avec ses délicatesses, qui se révolte contre la chose sans entrailles et qui s'applique à en corriger les blessures avec des gestes et des paroles d'une douceur exquise? Non, il n'est pas vrai « le matérialisme qui enchaîne la pensée ailée dans l'enceinte de cette sphère visible et tangible, dédaignant l'essor, fier de sa bassesse, qui se leurre du vide sonore de termes pédantesques : fluides subtils, principes générateurs, essences, mouvements spontanés, effets sans cause, tous ces omniscients aveugles, tous ces omnipotents esclaves, qui dépossèdent l'univers de son Dieu » (Coleridge).

Non : en face de la matière se dresse l'Esprit, en face du fait le Droit, en face du déterminisme la Liberté, en face de l'objet le Sujet, en face de la brutalité l'Amour, en face de la quantité la Qualité.

La quantité, c'est l'aspect extérieur et superficiel; l'intérieur, la vie intellectuelle, morale, esthétique, est qualité. Nous ne nous bornons pas à constater les faits, nous les apprécions, nous les qualifions, nous leur attribuons une valeur. Ce faisant, nous les rapportons à une idée souveraine qui s'appelle le Bien. La qualité, c'est-à-dire tout ce qui fait l'intérêt et le prix de la vie, se définit par le Bien. Etant donné que tout s'ordonne à cette idée, le Bien n'est pas une abstraction de mon cerveau, il est ce qu'il y a de plus concret, de plus réel, il est l'essence même de l'être, il est la valeur absolue, il est Dieu.

Dieu, valeur absolue, parce qu'il est le Bien vivant auquel, même dans leurs erreurs et leurs négations, aspirent tous les hommes; valeur absolue, d'où toutes les autres valeurs tirent tout ce qu'elles ont d'être véritable : voilà la réalité profonde à laquelle aboutit toute pensée, quand on l'analyse jusqu'au bout et jusque dans son fond. Quand l'athée nie, au nom de quoi nie-t-il ? Au nom de l'esprit : il attribue donc à l'esprit une valeur absolue. De sorte que, dans le temps même qu'il nie Dieu des lèvres, il l'affirme implicitement, car il se réfère à une valeur universelle et extra-temporelle : universelle, puisqu'elle vaut pour toutes les intelligences, extra-temporelle, puisqu'elle est au-dessus de la mobile succession.

Lorsque vous dites : « Je n'obéis qu'à ma raison, qu'à ma conscience », vous affirmez une réalité souveraine, au-dessus de la nature variable, accidentelle et passagère des choses et des individus. Car enfin, cette raison et cette conscience, ce n'est pas vous qui les avez faites ; et vous avez beau appuyer sur *ma* conscience et *ma* raison, vous n'y êtes pour rien : elles vous sont données avec leur voix et leur loi impératives, dans une impersonnalité qui précisément tient sa force et sa grandeur de ne rien devoir ni rien concéder à l'individuel, de s'imposer également à tous et d'opérer, à travers les corps qui demeurent distincts, l'union des esprits dans l'Esprit. Quand donc vous invoquez votre raison et votre conscience, ce n'est pas en tant que production de votre puissance personnelle, mais en tant que révélation et expression en vous d'une autorité supérieure qui seule peut commander, parce qu'elle est la Vérité et le Bien réels.

Que vous vous en rendiez compte ou non, la croyance de la raison à sa valeur éminente enveloppe la foi en une réalité de la plus haute excellence, valable pour tous. Lorsque vous parlez de vérité et de justice, que vous en proposez la recherche constante comme idéal à votre activité et à celle de toutes les générations, que vous êtes capable de vous immoler à cet idéal et que vous demandez qu'on s'y sacrifie, à quoi donc obéissez-vous si ce n'est à l'appel d'une réalité qui seule est vraiment et mérite vraiment d'être ! Si bien que, comme on l'a justement remarqué, « il serait peu conforme aux faits de dire que l'idée de Dieu est actuellement délaissée par la raison humaine. La raison s'est éloignée de plus en plus de l'idée d'une divinité extérieure et matérielle, qui ne serait qu'une doublure ou un agrandissement des êtres naturels. Mais, par contre, elle s'attache de plus en plus à des notions qui, rassemblées, définies, approfondies, répondent certainement à ce que la conscience religieuse adore sous le nom de Dieu » (Boutroux).

Et voilà la religion justifiée dans son existence et dans son autorité, car la foi n'est pas autre chose que l'affirmation d'une valeur absolue vers laquelle nous devons tendre comme à notre suprême objet.

De ce point de vue, considérez comme notre existence s'éclaire, s'oriente et s'élève, quelle dignité elle acquiert, et comme se vérifie la parole du prophète : « Recherchez-moi et vous vivrez ! » L'Évolution n'est plus le hasard canonisé par une certaine église naturaliste, elle n'est plus simplement le résultat de causes externes et accidentelles ; mais elle est l'effort et la signature de l'Esprit qui besogne au travers de la matière vers une prise de conscience de plus en plus haute et un épanouissement de plus en plus large. C'est l'inorganique qui se pousse vers la vie, c'est la plante qui se pousse vers l'animalité, c'est l'animal qui se pousse vers l'humanité, c'est l'homme barbare qui se pousse vers la spiritualité, c'est l'homme spirituel qui veut devenir l'homme divin. Toute la création est suspendue à une œuvre d'intelligence et de grandeur. C'est, de bas en haut de l'échelle des êtres, une aspiration immense, éperdue, vers la perfection pressentie, et, à mesure que l'on avance, le désir plus intense de répondre davantage aux sollicitations de la sublimité divine. Or, aspiration c'est déjà inspiration, car on ne chercherait pas si l'on n'avait pas déjà trouvé.

Sous le rayonnement de la Foi, chaque minute est claire et vibrante l'espace est comme ensemencé de lumière, *or zaroua laçaddiq* (Ps., xvii, 11), et l'on est comme porté par l'aisance d'une joie supérieure, *ouleyrischré lèv sim'ha* (ib.). C'est la confiance, la douce et réconfortante confiance qui dissipe le doute et bannit l'hésitation, ne se laisse arrêter par aucune difficulté ni abattre par aucune défaite, voyant dans l'épreuve le creuset où le métal s'épure, dans le succès le ressort qui lance vers un devoir plus haut. C'est l'arche ouverte sur une perspective infinie d'espérance, et l'on marche l'allégresse dans le cœur et la chanson aux lèvres.

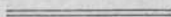
Mes frères, mes sœurs,

Notre nom est Israël, c'est-à-dire ceux qui doivent lutter pour le divin.

Nous devons être les gladiateurs de Dieu.

A nous de garder les yeux fixés sur le pôle magnétique de l'Idéal, de maintenir ce qui régénère et soulève, ce qui rend la vie à la fois plus intense et plus haute, ce qui change la faiblesse en force, l'inquiétude en pacification, la douleur en joie, le profane en sacré.

A nous de montrer que, comme par un visage rayonne une âme, ainsi à travers le monde, pour qui sait le regarder, transparait la Figure divine. *Amen* !



**Sème la Tendresse,
tu récolteras l'Amour**

SOUCCÔTH, 23 Octobre 1910



Sème la tendresse, tu récolteras l'amour

Mes frères, mes sœurs,

Avec la fête de Souccôth se lève la douce figure de la fraternité. Nous lisons au Deutéronome, XVI, 14 :

« Tu te réjouiras pendant la fête, toi et ton fils et ta fille et ton serviteur et ta servante et le lévite et l'étranger et l'orphelin et la veuve qui sont dans tes murs. »

Pendant la fête des tabernacles, nous apprend le Talmud, on offrait au temple de Jérusalem soixante-dix taureaux comme sacrifices expiatoires pour les soixante-dix peuples du monde, et pour leur procurer des pluies fécondantes (Soucca, 55^b).

Aussi bien, la religion juive est comme tendue et soulevée tout entière par l'idée messianique, c'est-à-dire l'union de tous les hommes dans la connaissance, la droiture et l'amour. Depuis le temps de son grand ancêtre Abraham, par qui « devaient être heureuses toutes les familles de la terre » (Gen., XII, 3), le judaïsme rassemble les matériaux pour dresser la *Souccath Schalôm*, la « Tente de la paix », où tous se retrouveront, se reconnaîtront, et, laissant là les superstitions, les méconnaissances, l'envie et la haine, serviront devant le même autel de la vérité, de la justice et de la bonté.

La fraternité se fonde sur la sympathie, la faculté que nous avons de nous mettre à la place des autres, de penser leurs pensées, d'éprouver leurs émotions.

C'est la sympathie qui fait toute la vie sociale, puisqu'elle nous porte à nous intéresser les uns aux autres, à nous comprendre, à nous rapprocher, à vivre d'une existence commune, à partager les mêmes

regrets et les mêmes espérances. La sympathie fait une bonne partie de la vie morale, puisqu'elle est génératrice de pitié, de charité, de dévouement ; elle est « l'amour qui nous fait croire aux autres, plus qu'à nous ».

Il n'est pas d'homme, si grand, si fort soit-il, qui n'ait besoin de se sentir entouré de ce chaud enveloppement, et il n'est point de cœur si dur qui ne soit heureux de battre à l'unisson d'autres cœurs. Malheur à celui qui se sent seul, c'est comme s'il descendait vivant au sépulcre !

Sans doute, il est des cas où la solitude est bonne et haute. Pour réfléchir, pour méditer, pour penser vraiment, il est utile de se recueillir, de rentrer en soi-même. On se ferme au monde extérieur, on se replie et on se ramasse dans sa propre intimité, afin d'échapper au bruit, à l'agitation, à la dissipation, à la diffusion de sa personnalité dans l'âme du troupeau. On se reprend pour se mieux posséder.

A se concentrer ainsi, on gagne en lucidité, en cohérence et en profondeur, on démêle mieux ses idées, on précise ce qui était confus, on se découvre des ressources insoupçonnées, on a le vif sentiment d'être, parce qu'on est soi.

Il est bon d'être seul pour apprendre à n'être pas qu'un reflet d'autrui. Le groupe au milieu duquel nous vivons exerce une pression déterminante sur nos sentiments, il nous façonne à son image. Il nous entraîne souvent à des erreurs et à des compromissions. Il faut que, de temps à autre, nous sachions nous arracher aux suggestions de l'ambiance et nous rétablir, hors des sollicitations satellitaires, dans la sincérité et la maîtrise de nous-même.

Il est noble de savoir rester seul quand un principe est en jeu. Il y a des heures où la foule s'égare, où tout un peuple est comme saisi de vertige, où les meilleurs même perdent la clairvoyance, où l'on a jusqu'à ses amis et ses proches contre soi. Si, après avoir envisagé les données et s'être analysé en conscience, on est convaincu d'être dans le vrai, on se mettra en position de résister aux objurgations et aux injures, on laissera se faire le vide, on s'enfermera dans une solitude stoïque qui, sans doute, ne sera point sans amertume, mais qui aura sa fière beauté. Il y a des circonstances où la solitude devient la plus haute forme du courage.

De ce courage, nos pères nous ont offert des exemples répétés et héroïques, eux qui pendant des siècles ont souffert le martyre, parce que, pour l'amour de la vérité, ils osèrent n'être pas comme les autres,

ils eurent l'audace de s'isoler, de se singulariser — attitude impardonnable aux yeux des majorités, aux yeux de ce qui s'appelle Tout-le-Monde, masse conformiste, grégaire et niveleuse.

Cependant, hormis ces cas que commandent la vérité et la dignité, la fidélité à soi-même et la virile liberté, il n'est pas bon pour l'homme de demeurer en marge du commerce social. Et l'on comprend la tristesse de ce cri du psalmiste : « Regarde à droite et vois, personne ne veut me connaître, tout refuge me manque, nul ne se soucie de ma personne » (CXLII, 5)!

Personne ne veut me connaître, nul ne se soucie de moi — ô l'âpre parole ! L'immense désert de sables n'est rien en comparaison du désert moral où se trouve celui qui se sent abandonné, sans un bras auquel s'appuyer, sans un cœur où s'épancher ! Et le silence des vastes lieux désolés est moins morne que l'âme qui n'entend pas une parole d'amitié, pas un mot de compassion. Des milliers de personnes s'en vont affairées, nul ne fait attention à cette créature dont le cœur frissonne de froid, qui implore un mouvement vers elle ; non, l'on passe indifférent : « Je regarde à droite, je regarde à gauche, et nul ne se soucie de moi ! » Et pourtant, ces hommes qui poursuivent leur chemin sans m'accorder l'aumône d'un regard ont tous besoin de tendresse, ils appuient le plus sûr de leur bonheur à quelque affection. Tous, ils savent la force, la nécessité de la sympathie ; mais moi, je n'existe pas pour eux, et ils osent se dire mon frère !

Et ce sont les mêmes hommes qui, par ailleurs, se prodiguent en démonstrations, font assaut d'amabilités, et qui n'ont pas seulement un sourire à mon adresse — un sourire, ce pli si facile qui ne leur coûte guère pour leurs artifices de mondanité, et qui, à moi, me mettrait une lumière et une chaleur dans l'âme.

Combien il est dur de vivre seul, et plus dur de souffrir seul, et plus dur encore de mourir seul ! Cependant, il y a des êtres autour de nous qui, lorsqu'ils ont de la peine, sont contraints de refouler leur chagrin, de dévorer leurs larmes en silence ; et il en est qui, à l'heure suprême, n'ont pas une main amie pour leur fermer doucement les yeux !

Il y a aussi les méconnus, les incompris, ceux qu'on traite de rêveurs, d'originaux, de fous. Oh ! nous avons vite fait de juger et d'appliquer des épithètes désobligeantes et péremptoires, par quoi nous établissons l'autorité de notre savoir, la finesse de notre sens critique, et l'assurance de notre supériorité. Nous accablons de railleries ceux

qui prennent la liberté grande de ne pas voir par nos yeux. C'est la lamentable histoire des chercheurs, des inventeurs, des promoteurs, dont plus d'un, sous les coups de la sottise malévole, manque d'une sympathie, est mort de chagrin. Avec le psalmiste, ils pouvaient dire : « Hélas ! personne ne veut me reconnaître ! »

Une autre classe d'isolés, que nous rendons tels, ce sont ceux qui, dans une minute de défaillance, ont oublié leur devoir. Combien d'entre nous, qui pourtant sommes loin d'être des saints — « car, dit l'Écriture, il n'est point d'homme qui ne pèche » (I Rois, VIII, 46) — combien d'entre nous se montrent d'une âpre sévérité ! Nous repoussons l'égaré, nous l'emmurons dans une sorte de ghetto moral, nous l'enfonçons dans sa faute, alors qu'un accueil de délicate et généreuse indulgence l'aurait engagé à se reprendre et à se relever. Pussions-nous faire nôtre cette noble parole : « J'ai deux mains, l'une pour serrer la main de ceux avec qui je marche dans la vie, l'autre pour relever ceux qui tombent » (Guyau).

Et encore la sympathie pour la souffrance est-elle moins rare que la sympathie qui consiste à se réjouir du bonheur d'autrui. Éprouver de la pitié, c'est se sentir supérieur, car celui qui souffre a besoin de quelque chose ou de quelqu'un, et nous pouvons être ce quelqu'un ou procurer ce quelque chose. Au contraire, l'homme à qui survient une joie, a une abondance, une plénitude, qui, pour un temps, le rend supérieur à nous ou au moins notre égal. Rappelez-vous le dicton : mieux vaut faire envie que pitié. Et encore mettons-nous moins de difficulté à partager le bonheur de ceux que nous considérons comme nos supérieurs ou que nous regardons comme nos inférieurs ; mais partager sincèrement, du fond du cœur, la joie de nos égaux, qui presque toujours sont pour nous des rivaux, combien d'âmes sont capables de ce sentiment ?

C'est contre tous ces cloisonnements et refrognements que se dresse la fête de Souccoth. Elle nous exhorte à ne pas rester étrangers les uns aux autres, à nous rejoindre, à nous comprendre, à nous élever les uns par les autres, à partager nos joies dans un esprit d'intime et cordiale fraternité : « Tu te réjouiras, toi et ton fils et ta fille et ton serviteur et ta servante et le lévite et l'étranger et l'orphelin et la veuve ».

Ta joie n'aura rien d'égoïste, tu y associeras jusqu'au plus humble, tu prendras ta part de son allégresse, tu descendras vers lui et

tu le feras monter vers toi, si bien que vous serez au même rang et que vous vous sentirez vraiment frères.

Pour tes serviteurs, tu leur feras oublier le labeur astreignant de la vie quotidienne, tu leur laisseras la liberté pour se détendre, tu les inviteras à s'égayer et à s'épanouir en ta compagnie, — tu te réjouiras avec ton serviteur et ta servante.

Pour l'étranger, pour celui qui se trouve dépaysé, dont les usages diffèrent des tiens, qui ne suit pas tes doctrines, qui vient seul au milieu de toi, non seulement tu lui dois le respect, mais tu l'accueilleras avec bienveillance, — tu te réjouiras avec l'étranger.

Pour le lévite, l'orphelin et la veuve, pour tous ceux qui sont dans des conditions difficiles, qui doivent compter sur l'aide des plus favorisés, tu n'auras pas l'aumône distante et dédaigneuse, mais la charité émue, tu les appelleras à ton foyer, tu les placeras près de ton cœur, — tu te réjouiras avec le lévite, l'orphelin et la veuve.

Mes frères, mes sœurs,

Se réjouir avec les autres et réjouir les autres avec soi, voilà la haute obligation sociale, la pratique concrète et vivante et proche de la fraternité que nous commande la fête d'aujourd'hui. De la sorte nos existences se multiplient les unes par les autres, des intérêts d'autrui nous faisons nos intérêts, de leurs émotions nos émotions ; nous devenons eux et ils deviennent nous. Nos vies s'accordent et se complètent et se renforcent et s'exaltent pour l'accomplissement des besognes et pour le triomphe des causes qui nous dépassent chacun en tant qu'individu, et ainsi nous élevons le genre humain à la dignité de « Amm qadôsch », de groupement saint.

Prenons pour devise de notre activité quotidienne cette belle parole du prophète :

« Faites vos semailles selon la charité, et vous récolterez suivant la loi d'amour » (Osée, X, 12)! *Amen* !



IMPRIMERIE . . .
CHAP. LÉVY ET C^{ie}
104, RUE LAFAYETTE
PARIS 10^e